

Après 50 ans de silence, il raconte avoir été abusé par un prêtre

Article paru dans le 24 Heures et la Tribune de Genève du 24 novembre 2019

Philippe* a été abusé par un prêtre dans une institution catholique genevoise. Après des années de silence, il est enfin reconnu dans son statut de victime.

Comme souvent, le calvaire de Philippe trouve son origine dans de saintes intentions. Celles d'une famille catholique, pieuse, qui envisage d'un bon œil que le garçon devienne prêtre. On envoie donc Philippe au petit séminaire Saint-Louis à Genève.

Dans les années cinquante, l'institution diocésaine jouit d'un certain prestige. Depuis le début des années vingt et jusqu'en 1967, elle dispense un enseignement secondaire à des garçons destinés à devenir prêtres. Philippe se souvient d'un enseignement "plus ou moins ouvert sur le monde, mais clairement orienté vers la vie religieuse ou sacerdotale". Dans les faits, seule une minorité d'écoliers finiront prêtres, mais la pression est bien là pour "ne pas sortir du droit chemin".

Philippe fréquente l'établissement de 1956 à 1964. Il tombe sous l'emprise d'un prêtre qui abuse de lui lors de séjours à l'infirmerie. "J'avais besoin de soins réguliers. Les abus ont commencé à ce moment-là. L'occasion a fait le larron", confie-t-il sans s'épancher. Ils auront lieu plusieurs fois par semaine, durant quelques mois. Ils le suivront sa vie durant.

Chape de plomb

Plus de cinquante ans plus tard, derrière ses lunettes rondes, l'homme réfléchit. "Comment tout cela a-t-il été possible?" Il y a certes la perversion d'un homme, mais il y a aussi un contexte où celui-ci choisit ses victimes et exerce sur elles une triple autorité: celle du prêtre, mais aussi celle de l'enseignant et du soignant. "Comment dénoncer votre bourreau juché sur un tel piedestal?" La gêne, la honte et la culpabilité serrent Philippe qui enfouit sa souffrance sous une chape de plomb.

Et la chape tient le coup. Durant des années. Elles se fissure de temps à autres durant de courtes parenthèses de lucidité. "Une discussion ou un reportage sur la pédophilie me renvoyaient parfois à mon propre vécu".

Philippe n'est pas devenu prêtre. Du haut de ses septante ans, il jette un regard serein sur son parcours professionnel et évoque une famille présente et aimante. Mais durant ces années de silence, les abus ne cessent de distiller leur venin. "Quand on a été abusé, on est confronté à des pans de vie insatisfaisants dont on peine à saisir l'origine".

"J'ai bien été abusé!"

Pour Philippe, le brouillard se dissipe fin 2018. La prise de conscience viendra d'un autre prêtre qui lui affirme sur un ton péremptoire, après avoir décelé son fardeau: "Vous avez été abusé, vous êtes une victime, vous n'êtes pas responsable et cet abus est inadmissible".

"En retournant à ma voiture, je ne cessais de répéter, dans une sorte de sidération positive: 'J'ai bien été abusé'!" Les choses s'enchaînent dès lors rapidement.

Ce prêtre lui propose de prendre contact avec une commission d'écoute et de réparation pour les cas d'abus sexuels commis dans l'Eglise, la CECAR. La procédure, "finement élaborée", est à la fois éprouvante et libératrice pour Philippe. Elle vise la reconnaissance du statut de victime et peut déboucher sur une indemnisation financière versée par l'Eglise. "Peu importe le montant, précise Philippe. La dimension financière engage l'institution bien plus concrètement qu'une simple demande de pardon. Elle est le signe que l'autorité ecclésiale atteste du délit". Cette reconnaissance est à ses yeux une étape indispensable du "processus du deuil".

D'autres victimes

Philippe sait qu'il n'est pas l'unique victime de ce prêtre. "J'ai demandé à l'évêque actuel du diocèse de Lausanne Genève et Fribourg, Mgr Charles Morerod, d'affirmer publiquement que des abus ont eu lieu à Saint-Louis. Il m'a assuré qu'il le ferait lors de la Journée de mémoire pour les victimes d'abus sexuels dans l'Eglise" [le 23 novembre à Fribourg, NDLR]. Mais tout le clergé ne manifeste pas le même empressement à dénoncer les abus. "J'en ai la nausée", tonne-t-il, témoin d'une tendance tenace à faire passer l'image de l'Eglise avant la souffrance des victimes.

En parallèle de ces démarches, il trouve le courage de parler de son passé à sa femme. "Elle a manifesté une grande compassion pour ce que j'ai subi, mais aussi – à mon grand soulagement – pour mon incapacité à lui parler de ma souffrance." Philippe se confie également à ses enfants. "Ce que nous sommes influence leur vécu". Au terme de 50 ans de silence, "je me devais de leur dire ce qui a contribué à formater leur père".

*Prénom d'emprunt